Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 57 (1928)

Heft: 15

Rubrik: Le Groupe IX "Éducation" à l'exposition des travaux féminins, à Berne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vaux manuels. En tout cela, soyons pratiques avant tout et développons surtout l'initiative individuelle et le goût du travail.

Pensée finale. Conclusions.

1. L'éducation religieuse, inspirée par le christianisme, doit être le fondement de cette solide formation générale.

2. L'enfant, le jeune homme, la jeune fille, que nous avons à instruire et éduquer, doivent surtout, sous notre direction, apprendre à apprendre, sans prétention, apprendre à travailler, à collaborer au bien général, à se rendre utiles à eux-mêmes et aux autres, savoir intensifier leur énergie et assurer ainsi leur avenir.

3. Dans les programmes d'études, la qualité des connaissances acquises vaut davantage que la quantité. Ne nous contentons pas d'offrir à nos élèves une fiction d'enseignement secondaire, mais amenons-les à un travail profitable et fécond en résultats pratiques.

F. Barbey.

Le Groupe IX « Education » à l'Exposition des travaux féminins, à Berne

Les travaux exposés au groupe IX accusent une évolution toujours plus prononcée de l'école traditionnelle vers l'application des principes de l'école active. Cette évolution toutefois, si l'on s'en rapporte à l'ensemble des choses exposées, reste, en général, prudente et de bon aloi. Elle se garde de pousser les principes de l'école active jusqu'à leurs dernières conséquences. Elle ne rejette pas avec dédain les méthodes d'instruction et d'éducation dont un long passé a éprouvé la valeur. Mais si elle garde ainsi un contact solide avec l'école traditionnelle, elle n'en a pas moins l'œil ouvert sur toutes les réformes qu'introduit l'école active ; elle les éprouve par une sage pratique ; elle choisit, adapte et se modifie ainsi sans hâte, sans soubresaut. Elle se contente d'évoluer sans révolutionner. Et pourtant, cette évolution, sans répudier les bases de l'école traditionnelle, a déjà sensiblement changé la physionomie de cette dernière. Elle s'efforce de répandre plus d'intérêt et de vie dans les classes, depuis l'école gardienne jusqu'à l'école secondaire. Elle rapproche, de plus en plus, l'école de la famille et de la vie pratique, et surtout, elle favorise de toute manière l'initiative de l'écolier, sans tomber cependant dans les excès d'un individualisme outré.

Il nous semble que les travaux manuels, dont l'enfant éprouve un besoin impérieux pour satisfaire sa passion d'agir, sont moins ici le fruit de leçons obligatoires, données à heures fixes, avec un programme déterminé, que d'une utilisation plus fréquente et plus variée du travail des mains dans les différentes branches d'enseignement, et cela nous paraît plutôt un progrès.

Mais c'est le dessin, corollaire obligé des travaux manuels, qui occupe la plus large place à l'exposition ; non pas tant le dessin fourni par l'enseignement systématique que l'application du dessin comme moyen d'illustration des diverses branches. Et ce dessin, on s'en aperçoit, n'est pas imposé par la maîtresse, mais

plutôt conseillé, recommandé. On le retrouve surtout dans l'illustration des contes, chez les petits, des scènes de la vie domestique et de la nature, dans l'illustration des sciences naturelles, de la géographie et de l'histoire, voire même de la langue maternelle.

Une autre caractéristique de l'exposition scolaire consiste dans les travaux personnels exécutés à tous les degrés par les élèves, travaux attribués à chacune par la maîtresse, et aussi travaux libres choisis par les enfants eux-mêmes, toutes tâches qui trahissent le bonheur qu'ont éprouvé les élèves à les mener à bien, le zèle qu'elles ont déployé à produire leurs petits « chefs-d'œuvre ». Ajoutons-y les travaux de collaboration, ou d'entr'aide, dans lesquels des groupes, composés soit de quelques élèves, soit le plus souvent de toutes les élèves d'une même classe, ont entrepris une œuvre de plus longue haleine, dont elles ont élaboré le plan en commun et dont elles se sont distribué les besognes partielles selon leurs capacités et, sans doute, aussi selon leurs goûts personnels. On le sent, de pareilles tâches ont l'heur de plaire aux jeunes travailleuses et d'entraîner même les plus indifférentes. La saine émulation qu'elles développent, émulation individuelle, émulation de classe, la fierté pour les écolières d'avoir voulu et pu produire « quelque chose », tout cela doit agir fortement sur la volonté et le caractère, et prédisposer à des tâches plus importantes et plus difficiles.

Nous découvrons aussi à l'exposition, surtout dans les travaux fournis par les écoles secondaires, le souci de pousser les élèves à la documentation. Ainsi, dans le dessin, les écolières doivent illustrer, imaginer, décorer ; dans les sciences naturelles, elles seront amenées à cultiver, construire, disséquer, classer. Nous ne craignons pas d'avancer que ce travail de libre recherche constitue un des principes les plus féconds de l'école active, principe que l'école traditionnelle s'est empressée de mettre à profit. C'est dans ce travail que la personnalité s'affirme et que toutes les ressources de l'individu sont mises en éveil. Aussi, le groupe IX présentait-il, dans plusieurs branches, de nombreux exemples d'application de ce travail de documentation.

Un autre trait encore de l'exposition scolaire est celui de la concentration du travail. Nous y rencontrons l'application des centres d'intérêt, et même la concentration des programmes à la façon de Ziller. Toutefois, les centres d'intérêt semblent constituer à l'exposition la forme la plus courante du procédé de la concentration. Certains travaux révèlent également la concentration appliquée à l'horaire des leçons, en particulier dans les travaux de langue maternelle, où la matière enseignée est appliquée, à divers points de vue, durant toute une matinée, par exemple : lecture, vocabulaire, conjugaison, dictée, rédaction.

Ces généralités une fois exposées, qu'il nous soit permis de descendre aux applications par la description d'un certain nombre de travaux qui, au hasard des rencontres et des impressions, nous ont le plus frappé.

Un procédé particulier d'illustration, qui est très en faveur dans les écoles enfantines et les classes inférieures des écoles primaires, est la représentation d'objets, de figures, de scènes et paysages, au moyen du découpage et du collage. Ce procédé est fréquemment complété par le croquis et le dessin. Le commerce fournit souvent toutes prêtes les pièces nécessaires. Ce sont des morceaux de papier de toutes formes, des ronds, des ovales, des rectangles, des bandes, de toutes dimensions et de toutes couleurs, que l'enfant assemble selon son intention ; ainsi, un grand cercle et un petit cercle placés côte à côte en hauteur, le second surmonté de deux petites pièces triangulaires, suffisent pour représenter un lapin posé sur son train de derrière. Souvent, le découpage est l'œuvre propre de l'enfant ; armé de petits ciseaux, celui-ci découpe dans une feuille de papier

convenablement choisie les pièces que le pliage ou le croquis ont d'abord délimitées. Ainsi, une école d'Ittigen a représenté, sur un grand tableau, au moyen de ce procédé, une cuisine quasi complète. On y retrouve le fourneau potager, les meubles, les ustensiles, et même un buffet dont les portes ouvertes laissent voir le contenu. Rorschach expose tout un village avec maisons en carton. Une maison en construction est représentée par le procédé du découpage et du collage ; on y remarque les artisans qui y travaillent, maçons, peintres, couvreurs, leurs outils, ainsi que les matériaux employés ; et, dans la maison, une chambre à coucher, avec ses lits, son lavabo garni d'une cuvette, d'un miroir, etc. ; puis la cuisine avec sa batterie. Le vocabulaire accompagne les illustrations ; le tout est complété par un résumé en quelques phrases. Couvet nous offre le travail manuel d'un enfant de 8 à 9 ans, exécuté pendant l'année scolaire, à raison d'une heure par semaine. C'est un grand tableau comprenant diverses séries d'applications représentées au moyen du découpage et du collage, renforcés par le croquis. Nous avons d'abord une représentation des différents groupements que peuvent former les unités d'un même produit, comme 4 × 5, unités disposées en colonnes ou en carrés ; puis des dessins d'ornement sous forme de bandes dont le motif est constitué par l'alternance ou la combinaison de figures géométriques. Enfin, le tableau reproduit des scènes de la nature, fleurs, arbres, prairies avec lapins, pommes, feuilles, champignons, des insectes, des personnages. Une école de Berne expose toute une série de représentations produites par le découpage aux ciseaux, soit dans du simple papier noir, soit dans du papier en couleur : saint Nicolas dans la neige, saint Nicolas dans la nuit de Noël, les arbres en hiver, le retour de la sorcière, le retour des sept nains, un bateau sur le lac ; le lever du soleil, le marchand de ballons... L'école normale des filles de la ville de Berne nous démontre, par quelques séries d'illustrations tirées de la nature, les avantages du découpage comme moyen d'expression et son rapport avec le langage. Ce sont des travaux d'élèves de l'école d'application. Les illustrations sont groupées d'après leurs rapports entre l'habileté de la main et celle du langage. Ici, nous voyons l'habileté de la main et celle du langage marcher de pair ; là, l'habileté de la main surpasser celle du langage ; plus loin, l'habileté de la main être bien au-dessous de l'habileté du langage.

Le dessin, nous l'avons dit, occupe à l'exposition scolaire une place vraiment royale. C'est sur tous les panneaux, un débordement de couleurs qui captivent les regards du plus profane des visiteurs. Les « Märchenbilder », ou dessins d'illustration des contes, constituent certainement une des curiosités de ce stand. Ce sont des séries de dessins en couleur qui reproduisent les principales phases du conte. On y rencontre jusqu'à dix tableaux pour illustrer le même conte. Nous voyons ainsi défiler les scènes du Chaperon rouge, de la Gardeuse d'oies, du Roi des grenouilles, des Mille et une nuits, des Etoiles d'argent, des trois Nains dans la forêt... Locarno, deuxième classe primaire, a préparé une intéressante illustration des choses du village : maisons, rues, fontaines, église, ruisseau ; tandis que Sœur Anna, à Lugano, expose une illustration complète de la culture du chanvre, depuis l'enfouissement de la graine dans le sol jusqu'à l'emploi de la plante dans l'industrie. Sur un immense panneau, l'école normale des filles de Zurich présente des dessins d'illustration au tableau noir, au moyen de craies en couleur. On est vraiment surpris des magnifiques résultats qui ont été obtenus par ce procédé. Il y a des préparations de devoirs de calcul sur l'addition et la soustraction, destinés aux enfants de la première classe primaire : fruits, feuilles, etc. ; puis des dessins pour illustrer l'étude du syllabaire, soit des objets correspondants aux sons, aux syllabes, aux mots et aux phrases : cigogne,

grenouille, château, coq, porte, chat, lièvre de Pâques ; on y rencontre aussi des illustrations de contes, des scènes de pêche, d'autres tirées des diverses saisons. Nous retrouvons le dessin mis au service de toutes les branches. Il est complété par l'illustration tirée des cartes de vue, des diverses publications et journaux illustrés, ainsi que des nombreux catalogues publiés par les maisons de commerce.

Comme centre d'intérêt, Genève présente *les habits*. Nous y trouvons les subdivisions suivantes : comment on s'habille chez nous, ailleurs ; les habits des animaux, le poil, la laine ; le lin et le chanvre ; la culture de ces plantes ; le tissage ; les ennemis des habits ; leurs amis ; on reconnaît les occupations des gens à leurs habits. Tout cela est représenté au moyen d'un matériel préparé d'après un programme bien arrêté : dessins, croquis au crayon, gravures de toute provenance, échantillons, plante de chanvre, filasse ; métier à tisser en miniature, avec chaîne et trame, construit par un père de famille durant ses moments de loisir (exemple de collaboration entre la famille et l'école). Des graines de lin sont semées dans une caisse en verre ; les enfants observent les phénomènes de la végétation, les notent et les dessinent. D'autres dessins représentent des personnes habillées de différentes façons, des réclames de commerçants : société d'affichage, vente de blanc. Un tableau spécial reproduit le vocabulaire, accompagné des dessins correspondants. Il est distribué en groupes avec sous-titres : *les gens*, berger, tondeur, tisserand ; *les bêtes*, mouton, chèvre lamas ; *les choses*, écheveau, peloton, maillot, bonnet, écharpe, bas ; *les actions*, grand-père file, il tisse, nous dévidons, je tricote ; *les qualités*, chaud, doux, brun, blanc, noir. La présentation de ce centre d'intérêt est si habilement conçue qu'un seul coup d'œil permet d'en embrasser l'ensemble.

Dans un cahier d'élève d'une autre école, nous trouvons le résumé d'un autre centre d'intérêt, *la poste*, toujours accompagné d'une illustration documentaire judicieuse et variée. Nous voyons défiler successivement l'historique de la poste, l'union postale universelle, les trois classes de bureaux, le dépôt des postes, le fourgon postal, l'administration fédérale des postes et télégraphe, le facteur postal, la distribution en ville avec fourgon postal, l'automobile, le timbre, la taxe, la surtaxe, les trois séries de timbres suisses : timbres-poste, timbres de taxe, timbres d'aviation ; adresse, rayon postal, boîte aux lettres, sac postal, le tri, journaux avec bande timbrée, les étiquettes, les colis fragiles, express, le mandat postal interne, externe, le bulletin de versement. Un deuxième cahier résume un autre centre d'intérêt, *la monnaie*. Il est conçu de la même façon et offre le même intérêt.

Les cahiers d'histoire préparés par les filles de l'école secondaire de La Chaux-de-Fonds nous offrent un exemple heureux de l'application du principe de la documentation. Nous avons donc affaire ici à des travaux personnels exécutés en dehors des classes, par des élèves de 11 à 13 ans. Ces collections de documents, textes, gravures, vignettes, dessins, recueillis au moyen de patientes recherches, se distinguent par la richesse, la variété et l'originalité. Une courte notice explicative rédigée par la maîtresse de cours d'histoire accompagne ces travaux. Elle résume les avantages qu'offre cette habitude de la recherche : elle suscite l'intérêt vivant, actif, joyeux, éveille l'attention critique, aiguise le jugement par la comparaison des documents, prévient la superstition de la lettre imprimée, développe le sentiment de la solidarité par l'échange des documents, stimule le goût du travail (ainsi un dessinateur répétera plusieurs fois ses dessins afin de les échanger contre des documents qu'il ne possède pas), excite la curiosité intellectuelle, le travail des élèves n'étant plus désolidarisé des faits quotidiens (exemple, les documents apprennent à connaître les fabri-

ques de chocolat de la Suisse), développe l'initiative et le sens artistique. La « technique » fait, nous assure-t-on, du mauvais élève un bon élève. Le très bon élève spécialement doué peut travailler selon ses forces et son désir. Ainsi, une écolière a fourni 27 pages de travail libre sur l'histoire de l'Egypte, textes, dessins, croquis, tandis que le travail fait en classe se borne à 4 pages de résumé. Le plan des leçons est le suivant : 1° interrogation sur les matières enseignées ; 2° examen des documents apportés en classe ; 3° exposé d'un point nouveau ; 4° résumé succinct élaboré en commun ; 5° travail personnel, disposition des vignettes dans le cahier ; 6° indication du sujet de la leçon suivante.

L'école secondaire de Genève utilise la documentation en histoire en remettant aux élèves la copie de documents historiques proprement dits ; exemples : Edit du roi de France sur la pacification des troubles de ce royaume donné à Nantes au mois d'avril 1599. Testament politique du cardinal de Richelieu, etc. On peut aussi feuilleter ici des cahiers de sciences naturelles, qui sont le fruit de ce travail de libre recherche. L'illustration qu'ils renferment a été puisée à toutes les sources possibles. Cependant, certaines gravures ont été simplement découpées dans des manuels usagés ou vieillis, et certains croquis ne sont que la reproduction des gravures des manuels. Chaque croquis ou dessin est accompagné d'une brève explication ou même d'un court résumé. Voici, par exemple, le résumé qui figure sous le croquis destiné à représenter la chauve-souris : « L'aile de la chauve-souris n'est qu'un bras modifié. Une membrane formée par le repli de la peau des flancs enveloppe le bras, la jambe et la queue. Les chauves-souris vivent dans tous les pays. Quelques espèces sont frugivores, d'autres insectivores. » Certains cahiers présentent des collections de gravures d'animaux, de végétaux, sous forme d'album. Ici, naturellement, les explications sont plus sobres ; parfois une simple dénomination figure sous certaines gravures.

Les filles d'une classe secondaire de la ville de Berne ont préparé en collaboration des travaux d'observation et de description, dont le centre d'intérêt est *le vent*. Ces travaux sont réunis sous le titre : *Le livre du vent*. Chaque élève a fourni une description qu'elle a illustrée de son mieux. Et cet ensemble, un et divers, ou perce la note individuelle, ne manque pas d'originalité. Nous lisons à la table des matières les titres suivants : Le vent et les enfants. Le vent et les vieillards. Le vent et le travail. Le vent et la lessive. Le vent et le feu. Le vent et le noisetier. Le vent et le sapin. Le vent et le coquelicot. Le vent et le seigle. Le vent et les feuilles. Le vent et la dent de lion. Le vent comme maître de danse. Pas d'ennui. Le vent et l'avion. Ces demoiselles de l'école secondaire n'ont pas dédaigné l'emploi du découpage dans l'illustration de leurs travaux. L'illustration de chaque description est exécutée sur une feuille de papier à dessin qui a été collée ensuite sur une page du cahier. Le texte lui-même renferme de nombreux petits dessins d'ornement. Une autre classe a traité de la même manière *le livre de l'automne*.

Les travaux libres se rencontrent dans toutes les classes gardiennes, primaires ou secondaires, et dans toutes les branches. Ici, c'est un vocabulaire géographique illustré, là, un album des fractions (pliage, découpage et collage), plus loin, un cahier d'exercices de botanique, ailleurs, un album intitulé : Comment je forme mon album d'images. Ce recueil est composé de séries de vues représentant la vie des animaux, des plantes, séries éditées par une fabrique de cacao à l'avoine, de Kassel. L'école catholique de Bâle expose des travaux libres, dont l'objet est la religion : Mon livre de messe ; la Passion et la Résurrection ; les Evangiles ; le Cahier de Marie Mère de Dieu ; un cahier résumé de religion. *Mon livre de messe* réunit les prières essentielles de la messe et illustre tous les

moments de l'acte du saint Sacrifice. Ainsi, la religion catholique a trouvé des enfants qui l'ont choisie comme « centre d'intérêt » de leurs travaux. Nous souhaitons que leur exemple entraîne de nombreux imitateurs.

La géographie locale, avec tout ce que renferme l'expression allemande *Heimatkunde*, forme le centre et la base du programme dans les classes inférieures de l'école primaire. Mais nous sommes heureux de constater que les classes supérieures, ainsi que celles de l'école secondaire mêmes ne dédaignent point d'y revenir pour l'approfondir. L'Institut des Sœurs de Baldegg, qui tient une si large place à l'exposition scolaire, nous présente des travaux géographiques exécutés par les diverses classes de l'école. C'est l'étude du bourg de Baldegg et de ses environs, le lac, le Stegbach, petit ruisseau, avec tous les accidents que présente son cours, source, cascatelles, passerelles, moulin, affluent, embouchure, le tout sous forme de plans et de descriptions illustrées. Ces plans si soignés, si précis, si parlants, témoignent d'une grande habileté, d'une connaissance approfondie du milieu local et de l'idée que l'on a de son importance pour favoriser les études postérieures. Puis le travail s'étend au district de Hochdorf et à une grande partie de la vallée du Seethal. La quatrième classe primaire de Bienne attire de nombreux admirateurs par son travail de géographie locale. Les croquis des élèves, qui représentent aussi les premiers contreforts de la chaîne du Jura, nous paraissent déjà bien savants. On devine ici la direction experte d'une institutrice habile qui sait tirer le maximum de profit des aptitudes de ses jeunes écolières.

Une Sœur de Baldegg expose le plan d'études de sa IV^{me} classe primaire. Ce programme est conçu d'après les principes de l'école Herbart-Ziller. Les branches d'étude y gravitent autour de l'histoire dans l'ordre suivant : géographie, histoire naturelle, applications manuelles, y compris le dessin, composition, lecture, calcul, chant, écriture. Ce programme a ceci de particulier que les matières qui se rapportent aux applications manuelles sont illustrées. C'est ainsi, par exemple, que se déroule sous forme de dessins l'indication de tous les travaux prévus au programme de géographie : le plan de la classe, le dessin de l'école, le plan du bâtiment, celui de la rue, l'orbite de la terre, la coupe de la vallée du Seethal avec la rivière, la route, les maisons, les arbres... Le même procédé est appliqué aux matières qui se rapportent à l'histoire naturelle.

L'illustration par le dessin a pénétré, nous l'avons vu, jusque dans l'enseignement et les applications de la langue maternelle, et même des langues étrangères. Nous rencontrons, par exemple, des vocabulaires illustrés, tel celui qui a trait aux moyens de locomotions, où nous retrouvons, se complétant mutuellement, le dessin, la gravure, le découpage. Par un procédé analogue, l'étude des synonymes prend une allure pleine d'intérêt et de vie. Ces synonymes sont appliqués dans des expressions ou dans de courtes phrases dont le sens est mis en relief par l'illustration. Ce sont tout particulièrement les travaux de composition qui font appel à l'emploi du dessin. Et les dessins les plus originaux et les plus personnels sont naturellement ceux qui illustrent les compositions libres. On s'aperçoit bien vite qu'il y a ici corrélation intime entre le fond de la composition et son expression illustrée. La grammaire elle-même s'est rajeunie par l'emploi du dessin. Nous avons encore sous les yeux une leçon sur le complément direct, qui découle d'illustrations appropriées. Celles-ci représentent un jardinier appliqué à planter des légumes, pendant que son aide arrose des fleurs. Puis c'est le tour d'une leçon sur les préfixes. Même l'accord du participe passé a l'honneur d'être démontré au moyen du dessin. Si, après l'emploi de procédés si intéressants et si parlants, l'enfant reste rebelle à la règle enseignée, ce ne

sera pourtant pas, disons-le, par manque d'ingéniosité de la part du maître. Peut-être y en a-t-il même trop, les arbres n'empêcheraient-ils pas quelquefois d'apercevoir la forêt et de la saisir dans son essentiel ?

Voici comment la V^me^ classe des filles d'une école de Genève établit la collaboration entre une leçon de français et le dessin. Il s'agit d'une étude de la fable *Le pot de fer et le pot de terre.* Les travaux de langue s'y succèdent dans l'ordre suivant : 1° *dictée*, la fable d'Esope, celle de Phèdre et celle de La Fontaine ; 2° *lecture expliquée : a*) la fable de La Fontaine ; *b*) comparaison entre la fable d'Esope et celle de La Fontaine ; *c*) interprétation de la fable. Les travaux d'illustration comprennent : 1° des études et des croquis d'objets pouvant servir à l'illustration de la fable ; 2° l'illustration proprement dite de la fable. Prenons maintenant le travail d'une élève ; il comprend trois dessins se rapportant à la fable d'Esope : les deux pots, sous forme de croquis géométriques, puis de croquis en perspective ; un fleuve avec les deux pots isolés balancés par les vagues ; le fleuve déchaîné, les pots jetés l'un contre l'autre, le pot de terre brisé. Un second travail représente, en trois scènes, les deux pots près du foyer, puis sur la route, voyageant de compagnie au milieu d'un délicieux paysage, enfin les deux pots qui se heurtent. Une troisième élève a placé le pot de fer dans le fleuve et le pot de terre sur une île rocheuse ; dans une deuxième scène, le premier pot invite son compagnon à le rejoindre ; les voilà réunis au milieu des vagues ; puis c'est le désastre à la sortie. Une autre illustration nous représente, en sept dessins, les deux pots sous forme d'oiseaux, gazouillant à l'envi. Ainsi chaque écolière y est allée de ses propres ressources et de sa propre imagination.

Pour terminer cette promenade à marches rompues au travers du groupe IX de l'exposition, disons un mot d'un essai d'application de la méthode de lecture dite « globale », présentée par M^lle^ Duc (Vaud). Nous extrayons de la courte notice qui accompagne le cahier d'application les renseignements suivants : Cette méthode réussit avec ceux à qui rien ne réussit. L'ordre de la succession des lettres, des syllabes et des mots à étudier est arbitraire. Les enfants apportent eux-mêmes les éléments de la leçon ; ce sont des mots ou groupes de mots qu'ils ont l'habitude de rencontrer dans la rue (ainsi : *laiterie*), des en-têtes de journaux, des adresses, les noms des jours, des mois. A ce jeu, les enfants deviennent les chercheurs qu'ils sont naturellement. La marche de l'étude peut être la suivante : 1° chaque enfant dessine les objets, écrit les noms à côté de l'image, et les écrit plusieurs fois ailleurs en variant l'ordre des mots ; 2° dès que la quantité de mots acquis le permet, la lecture des métagrammes est des plus utiles : *rat, mât, ras, pas, la, tas ; pot, mot sot, lot.* A mesure que les connaissances s'y prêtent, le jeu des ordres (*marche sur place, lève les bras*) amènera la classification et excitera l'esprit de recherche. A côté de leurs cahiers de lecture, les enfants ont naturellement leur syllabaire, puis d'autres livres à leur portée, où ils recherchent les mots qu'ils connaissent et complètent leur bagage. La méthode globale peut avoir son utilité au delà de la première année d'école ; elle augmentera le nombre des visuels aux dépens des auditifs, ce qui n'est peut-être pas un mal pour l'étude de l'orthographe d'usage. « Il est difficile, dit M^lle^ Duc en terminant, de détailler une interprétation de la méthode globale. Un essai seul permet d'en détailler la profondeur et les différences possibles qu'elle autorise, un essai qui ne ressemblera pas à un autre. Mais à qui tentera l'aventure, se révélera le charme de cette méthode, alors celui-là comprendra ce que nous avons voulu dire. »

Le cahier de la maîtresse nous montre la disposition des matières de chaque

étude, exposées sur deux pages en regard. Sur la page de gauche figurent les dessins d'objets, avec, à côté, les noms correspondants : *papa, pot, pic, pipe, pas, pied, pâquerette.* Sur la page de droite se retrouvent les mêmes mots répétés dans des ordres divers, puis des groupes comme les suivants : 1 pipe, 2 pas, 3 pas, 2 pieds. Ces mots sont aussi reproduits sur des cartons, afin de permettre les jeux de lecture. Il est bien évident, chacun le comprendra, que cette « méthode globale » doit encore faire l'objet d'expériences nombreuses et variées avant de pouvoir être jugée avec sûreté.

M. B.

Le tempérament colérique ou bilieux

On voudra bien d'abord ne pas se laisser impressionner par la signification française du mot « colère » : violente irritation, emportement, contre quelque chose ou quelqu'un. Le mot colérique ici a le sens ancien de bilieux, tempérament où la bile prédomine, selon les idées des Grecs. Nous le définissons, de nos jours : un tempérament à réaction prompte et vive, forte et durable. C'est un tempérament riche, le plus riche, s'il est pur. Celui qui l'a reçu peut dire qu'il a été gratifié par le Maître du don des cinq talents ; mais il lui en sera redemandé cinq autres.

Au point de vue physique, le colérique est bien bâti, en général ; ses traits sont accentués, son cou bref, ses épaules larges, le corps un peu trapu ; son port est solide, sa tenue assurée et décidée, son allure vivante, sans être saccadée ; son système nerveux réagit, sans doute, avec vivacité, mais il est sans propension à l'ébranlement maladif. Son sang est riche, abondant, circulant à larges ondées dans des canaux spacieux. Mais, comme le colérique travaille avec ardeur et se dépense volontiers en efforts de corps ou d'esprit, son sang se charge de déchets ; il devient noir ; ces déchets tachent les tissus pigmentaires et donnent à son teint cette couleur olivâtre, jaunâtre, de la bile ; c'est ce qui a porté les Grecs à qualifier ce tempérament du nom de bilieux ou colérique (de kolè, la bile).

Mais la physionomie intellectuelle et morale de ce naturel nous importe davantage. Le colérique est, en général, bien doué ; son intelligence est nette, précise, bien équilibrée, volontiers raisonneuse ; sa mémoire est excellente, prompte et bien organisée ; son imagination a quelque vivacité, mais sans excès ; le sentiment est plutôt émoussé, j'entends le sentiment qui s'oublie, qui sait compatir et se sacrifier. La volonté est active, courageuse, et même hardie ; les difficultés ne l'effrayent pas ; elles semblent, au contraire, fouetter son énergie et susciter en lui le plaisir de les surmonter en brisant les oppositions et les obstacles. Faut-il du temps ? faut-il des sacrifices ? le colérique ne se décourage pas. Comme il voit et conçoit grand, il tend à élargir ses affaires, s'il est commerçant ou industriel ; son domaine ou sa fortune, s'il est propriétaire ou financier ; son renom, s'il est savant ; sa domination, s'il est homme politique. Comme une telle nature s'identifie volontiers avec le bien de sa religion, de sa patrie, de sa profession, de son clan, il atteindra une sainteté remarquable et se signalera par une inlassable activité apostolique. La réalisation des idées généreuses et des entreprises grandioses est presque toujours due à des colériques supérieurs.

Selon le langage scolastique, la colère est la passion qui lutte contre les obstacles, qui les surmonte et obtient la victoire. Peu sentimental au sens de qui éprouve des affections pour autrui, le colérique est un passionné pour ce qu'il a entrepris ; il s'enthousiasme pour une idée, une science, une affaire ; il s'y donne avec flamme ; mais, peu enclin à la théorie pure, ce sont des résultats